

Georges Flipo

L'acide lactique

Pourquoi faut-il que je revienne à Varaville chaque mois de juillet ? Quand on me le demande, je parle du golf. Comment évoquer ce qui me lie à la côte des Forges de Clermont ? Comment expliquer que c'est de Varaville qu'il faut s'élancer pour bien attaquer ?

Les années précédentes, quand j'allais faire un parcours de golf avec Agnès, le matin, c'était sans lui parler, juste pour me concentrer. C'était en pensant au vélo qui m'attendait au garage, impatient d'en découdre avec la longue, l'impitoyable côte des Forges de Clermont.

Le programme était toujours de même : dès midi, nous déjeunions, Agnès et moi, d'un repas riche en sucres lents. Puis nous nous séparions. Elle partait pour le tennis, moi pour ma randonnée cycliste. Des amis bien intentionnés m'avaient laissé entendre que ce n'était pas forcément au tennis qu'elle passait ses après-midis, mais je ne voulais pas m'encombrer de soupçons, de pensées aussi négatives. A vélo, de telles idées vous tuent.

Je partais d'abord lentement vers Troarn, par la route de Bavent. Ces premiers kilomètres n'étaient pas très sérieux, c'était juste pour m'échauffer. La petite côte de Troarn me permettait de tester mes dispositions. Je la grimpais très lentement, en m'efforçant de ne pas me mettre en danseuse. Toute montée d'acide lactique aurait été un gaspillage. Ensuite, je plongeais vers la route de Saint-Pierre-du-Jonquet qui est, dit-on, très jolie : mais je ne la regardais pas, je ne pensais qu'à l'ordalie qui m'attendait. J'empruntais la petite boucle qui borde Hotot-en-Auge, et je traversais Beuvron-en-Auge, souvent à l'heure des touristes. Ils se dispersaient sans discipline dans la rue principale, les enfants traversaient en courant. Je slalomais entre eux, sans un cri. Ne pas se déconcentrer. A l'angle de la place centrale, le café

est, paraît-il, accueillant aux cyclistes. Je ne m'y suis jamais arrêté : ç'aurait été trop absurde, alors que mes muscles étaient chauds.

Dès la sortie, je tournais à droite. Ma côte était là, toujours pareille. Avec son virage sans fin, là où m'attendait le changement de pente, et la maison aux roses. Là où m'attendait le Vieux Compatissant.

La première fois que j'ai tenté l'escalade de cette côte, je l'ai d'abord crue facile. La pente était raisonnable, le macadam était très roulant. Deux ou trois lacets m'avaient obligé à me mettre en danseuse, mais ils l'avaient fait sans méchanceté. Dans le virage, j'ai pu voir la route, un lacet plus haut, et, devant un portail, une silhouette coiffée d'un grand chapeau, qui semblait m'observer. C'est au virage suivant que j'ai compris. La longue et dernière ligne droite qui, de loin, paraissait innocente, ne l'était pas : progressivement, très perceptiblement, elle se relevait. Au milieu de cette ligne droite assassine, un portail, un jardin dont le mur n'était qu'un foisonnement de roses. Et devant le portail, le sécateur à la main, un vieux monsieur m'observait. Vêtu d'un tablier noir, coiffé d'un sombrero de paille. C'était lui que j'avais vu de plus bas. Sous la paille effilochée, je voyais son regard qui me suivait empli de compassion. La pente était devenue meurtrière, et devait avoisiner les 15 %. Je me mis en danseuse, et j'ai essayé de maîtriser les battements de mon cœur qui partaient en chamade. Encore un effort, aller jusqu'au vieux monsieur, cinquante mètres plus loin, puis mettre pied à terre, hors de portée de son regard, ce devait être faisable. Quiconque a fait du vélo peut comprendre ses petites vanités. Mais j'ai senti mes cuisses se raidir, saturées d'acide lactique. La double crampe était imminente. C'est avec rage que j'ai desserré les cale-pieds, bien avant le repère que je m'étais fixé. Il m'a regardé marcher, les jambes crispées, le souffle court. Quand je suis passé, il m'a salué d'un « C'est dur, hein ! » J'ai simplement hoché de la tête en souriant. Puis il a ajouté « Vous y étiez presque. Un peu plus loin, ça devient plus facile ». Effectivement la pente était moins violente. Je suis remonté en selle, un peu dépité. Au sommet, le bourg de Clermont m'attendait. Une petite pancarte signalait une chapelle avec vue panoramique. Je m'y suis arrêté, le temps que mes pulsations reviennent à un rythme normal, puis je suis redescendu, vers Dozulé et Varaville. Vaincu, mais heureux. J'avais désormais un objectif pour les vacances : repasser devant le monsieur aux roses, devant le Vieux Compatissant, sans m'arrêter. Le saluer d'un sourire au passage, et atteindre le sommet sans avoir desserré mes cale-pieds.

Le lendemain, je suis revenu, résolu. Mais quand vient la poussée d'acide lactique, la résolution ne fait rien à l'affaire : il y avait un peu de vent de face, et je me suis avoué battu un peu plus tôt que la veille. Le Vieux Compatissant, était là, et m'a vu marcher un peu plus longtemps. Au passage, j'ai eu droit à un nouveau « C'est dur, hein ! »

– Oui, c'est dur, ai-je lâché sobrement, trop essoufflé pour en dire plus.

– C'est à cause du petit vent de face.

De passage en passage devant le Vieux Compatissant, les jours de juillet se sont ainsi succédés. Jour d'échec après jour d'échec. Parfois, j'ai été près de triompher. Mais le relèvement de pente était là inexorable. C'était devant le portail du vieux qu'il était le plus inhumain. Il avait choisi en connaisseur l'emplacement de sa maison. L'effort violent facilitait-il la transmission de pensée ?

Il semblait chaque fois deviner ce que je pensais, juste au moment précis où je cédaï devant lui, et me le disait, comme pour me consoler ; « C'est cette voiture qui vous a gêné, sinon vous y étiez presque... Vous avez dû faire trop la fête hier soir... Quand il fait chaud, le goudron colle, la route est moins roulante... »

Chaque fois, je remontais en selle, un peu plus loin. Résigné. La halte à la chapelle était devenue un rituel. Le vélo à la main, car le chemin était pierreux, les jambes dures et tremblantes, j'atteignais la butte. Je contournais la chapelle, pour embrasser du regard tout le nord du Pays d'Auge. Au loin, je devinaï Varaville, Cabourg où Agnès me trompait peut-être – l'effort achevé, je me donnais le droit d'y penser. J'acceptais ma défaite : tout me paraissait petit, vu de haut, vu de loin. Et, sans raison, j'étais heureux. Ensuite, j'allais m'asseoir sur le premier banc, à l'entrée de la chapelle. Le regard flottant sur les portraits de saints un peu primitifs, je pensais qu'un jour, je passerai vainqueur devant le Vieux Compatissant. La chapelle servait parfois de salle de concert, et l'après-midi, les musiciens venaient y répéter. Ces jours-là, ma méditation, portée par les violons, se faisait plus longue. Et je me disais que ma vie devait être bien vide pour que, la quarantaine venue, je puisse aspirer à d'aussi dérisoires objectifs.

Ainsi passa ce premier mois de juillet. Je repartis pour Rouen, plein de grands projets pour l'année prochaine.

Le mois de juillet suivant fut identique au précédent, marqué par les espoirs et les échecs. Mais il me permit de faire mieux connaissance avec le Vieux Compatissant. Un jour que l'acide lactique avait tétanisé mes cuisses, je me suis accordé un quart d'heure de discussion. Il avait à été coureur cycliste professionnel – petit coureur, précisa-t-il, mon nom ne vous dirait rien – puis entraîneur de club. La retraite venue, il s'était installé là où l'effort de l'homme pour le vélo est le plus beau : à la limite de la rupture.

L'année suivante, je revins très entraîné, musclé, déterminé. Un régime m'avait débarrassé de quelques kilos superflus, ceux-là mêmes qui m'assassinaient devant la villa aux roses. Et tous mes week-ends de juin avaient été consacrés à de longues sorties. Agnès, elle, en avait profité pour beaucoup jouer au tennis et semblait radieuse.

Il fallait que la première tentative fût la bonne. La première ou jamais. Avant même le virage, j'ai senti que mon état de fraîcheur était exceptionnel. Un état de grâce. Dans la longue ligne droite, la silhouette en chapeau de paille était là. Je me suis mis en danseuse, j'ai calmé ma respiration, et j'ai changé de développement, en gardant même une dent de réserve. La pente m'a paru presque facile. Devant la villa aux roses, je n'avais pas encore donné mon maximum, mes jambes étaient restées souples. J'allais terrasser le dragon. Mais je n'entendis pas l'habituel « C'est dur, hein ! », ni même un mot d'encouragement. Je jetai un bref coup d'œil latéral. Sous le chapeau de paille, c'était un visage de femme qui m'observait. J'en fus tellement stupéfait que je mis pied à terre.

Elle me regardait, souriante. La trentaine, assez mignonne, saine. Sous le tablier que je connaissais bien, elle ne portait qu'un maillot de bain, et j'en fus un peu gêné. L'outil dans sa main n'était pas un sécateur, mais une truelle, avec laquelle elle enduisait de mortier le haut d'un pilier du portail.

– Il n'est pas là, le vieux monsieur ?

– Mon oncle ? Non il est mort cet hiver. Vous le connaissiez bien ?

– Oh, nous n'avons pas fait les pelotons ensemble, mais je l'aimais bien ? C'est difficile à raconter.

– Comment, les pelotons ensemble ? me demanda-t-elle, interloquée.

– Oui, je n'ai pas été coureur cycliste comme lui, je ne l'ai connu qu'ici.

Elle semblait à la fois scandalisée et amusée.

– Coureur cycliste ? Si c'est une blague, elle n'est pas de très bon goût. Vous le connaissiez et vous n'aviez pas remarqué qu'il était polio ? Ça lui est tombé dessus à l'âge de huit ans, le pauvre. A partir de cet âge-là, il n'a plus jamais fait de vélo. C'était son grand regret, car, étant enfant, il rêvait d'être coureur cycliste. Comme beaucoup de garçons, j'imagine.

Je me souvins alors que je n'avais jamais vu le vieux marcher. Je l'avais toujours croisé, raide, immobile, devant les roses, et compris tout.

La compassion qu'il manifestait au passage des cyclistes devant sa maison n'était pas celle d'un spectateur, ni d'un voyeur, mais celle d'un acteur. La douleur avec laquelle il nous suivait du regard, nous cyclistes, c'était vraiment la sienne. Et quand il nous voyait, soudain bloqués dans l'effort, mettre pied à terre, ou parfois chuter, puis marcher, lentement, douloureusement, les jambes raidies, c'était son histoire, son calvaire à lui qu'il revivait. Cette passion avec laquelle il nous contemplait était sa passion.

Je suis resté longtemps pensif. Elle continua à me parler, tout en me tournant le dos : à genoux, à peine vêtue, elle lissait le mortier de scellement qu'elle posait sur le pilier. Le spectacle qu'elle offrait ainsi me troublait, alors qu'il m'aurait été indifférent à la plage.

– Je suis sa seule héritière. Il m'a laissé cette maison. Cela me change de mon petit deux pièces de célibataire à Dozulé. Et ça me rapproche : je travaille en bas de la côte.

Sur la plaque, en écriture ronde, je lus « C'est dur, hein ! »

– C'est un drôle de nom, pour une maison, mais il y tenait, puisque c'était indiqué dans son testament. J'aurais préféré Les Roses...

– Non, c'est un beau nom. Oui, pour lui, ça a dû être dur.

Elle contempla son travail, satisfaite. Puis elle se tourna vers moi.

– Vous voulez entrer, prendre un pot ? Je n'ai rien à faire.

Elle était naturelle, fraîche. Presque appétissante. J'ai hésité. Ce qui m'a bloqué, ce fut son tablier, son chapeau. Ils me rappelaient trop le Vieux Compatissant, et je ne m'étais pas encore habitué à sa mort. Sans lui, cette côte ne m'intéressait plus, et ma vie me parut soudain très vide.

– Non il faut que je rentre. Mais une autre fois, très volontiers.

Je suis reparti, difficilement, avec mon sale acide lactique. J'ai attendu, espéré, qu'elle m'encourage d'un « C'est dur, hein ! » Si elle l'avait lâché, j'aurais fait demi-tour. Mais il n'y a pas eu de transmission de pensée. J'ai essayé de le lui souffler, en la saluant d'un dernier « Pfff, c'est dur... » Elle n'a pas compris. J'ai senti dans mon dos son regard. Elle me voyait partir. Il n'y aurait jamais d'autre fois, je le savais bien. Je suis passé devant la chapelle. On entendait un violoncelle. J'ai reconnu une sonate de Bach. Mais je ne me suis pas arrêté. J'ai repris la descente de Dozulé à tombeau ouvert, puis j'ai roulé aussi vite que possible jusqu'à Varaville. Je me sentais vaincu. Pire encore, privé de victoire.

Depuis, j'ai plusieurs fois gravi, triomphant, la côte des Forges de Clermont sans mettre pied à terre. Mais c'est toujours en l'attaquant par l'autre versant, côté Est, par Beaufour-Druval, ou en venant de Dozulé. Et quand je passe devant la maison aux roses, c'est sans même lever la tête, tant la descente est rapide.